CENEX-FALE UFMG – EXAME DE PROFICIÊNCIA EM FRANCÊS PARA PROCESSOS SELETIVOS DE PROGRAMAS DE PÓS-GRADUAÇÃO

ÁREA 4 – LINGUÍSTICA, LETRAS E ARTES

La fiction, ou la production de la vérité

Avec une rare constance, l'intellectuel a maintes fois affirmé qu'il écrivait des « fictions » - non pour dire qu'il affabulait mais pour souligner que toute réalité en relève préalablement.

Foucault a souvent écrit que ses ouvrages pouvaient se lire comme autant de « fictions ». « Mon livre est une pure et simple fiction : c'est un roman », affirme-t-il ainsi en 1967, dans un entretien à propos des Mots et les Choses. Il récidive dix ans plus tard, en 1977 : « Je n'ai jamais rien écrit que des fictions. » Ces affirmations, dont la cohérence peut sembler étrange pour un penseur qui n'a cessé de se déplacer, de changer d'objet et de point de vue tout au long de sa vie, signalent-elles une méthode ou bien un parti pris ? Difficile à dire : ce mot, si lourd et si mince, de « fiction » offre nombre de prises et se laisse mal enfermer dans une définition quelconque. S'agit-il pour Foucault de dire une certaine proximité entre philosophie et création littéraire, ou plutôt, de façon élégante, tente-t-il d'esquiver les critiques que lui adressent les historiens ? En tout cas, l'insistance avec laquelle Foucault fait de la fiction une dimension primordiale de son travail laisse penser qu'il y a là plus qu'une boutade, et ce pour plusieurs raisons.

Grand lecteur de Borges

Dans les années 1960, par « fiction » Foucault entend moins un rapport générique de son propre travail à la « littérature » qu'une tâche possible de la littérature elle-même. Foucault était un grand lecteur de Jorge Luis Borges, l'auteur de *Fictions*, dont les nouvelles peuvent être lues comme autant de « simulations » littéraires de théories philosophiques : de l'idéalisme (« Tlön, Uqbar, Orbis Tertius »), de la théorie des mondes possibles (« La bibliothèque de Babel »), ou encore des paradoxes de la temporalité (« Le condamné » et « Funes ou la mémoire »). Pour l'écrivain argentin, la « fiction » semble tout entière dédiée à mettre la pensée à l'épreuve du réel. Il suffit de considérer sa fameuse taxinomie chinoise, celle qui ouvre *Les Mots et les Choses*, pour révéler les limites de notre pensée, déstabilisant la cohérence du « je pense » cartésien et jouant sur la distance et la disjonction continuelle entre le réel et le langage : c'est alors que la fiction narrative apparaît comme une modalité particulière de la connaissance philosophique.

Dans *Logique de la fiction* (1963), qui s'inspire par ailleurs de l'étude foucaldienne sur Binswanger, Philippe Sollers décrit à son tour la fiction comme une instance de connaissance des possibles : « L'homme ne sait au fond ce qu'il peut penser1 la fiction est là pour le lui apprendre. » L'on retrouve, dans cet essai que Foucault connaissait et citait, la question d'une fiction comme méthode de compréhension et manifestation du réel, dans la mesure où elle représente le seul antidote à une autre fiction, celle d'un monde logique et rationnel, construit par la raison. Si la logique analytique montre comment l'on pense et ce que l'on pense, la logique de la fiction révèle les possibilités de la pensée. De la fiction « doit s'en extraire la vérité », dit Sollers : en imaginant d'autres formes de vie, d'autres usages du langage, d'autres comportements, nous révélons « en creux » le fonctionnement de notre propre langage, la réalité de notre monde.

Or cette logique « fictionnelle » n'est-elle pas précisément la même qui commande le travail « archéologique » de Foucault ? Si l'archéologue s'enfonce dans les plis de l'archive, s'il essaie de comprendre les conditions de possibilité de pensées qui désormais ne sont plus les

nôtres, n'oeuvre-t-il pas précisément à dénaturaliser nos évidences, afin de rouvrir dans notre actualité un espace des possibles ? Roland Barthes, dans son compte rendu de l'*Histoire de la folie*, avait déjà mis au jour cette vocation « ethnologique » de l'archéologie, pour laquelle il s'agit moins de reconstruire la « vérité objective » des faits historiques que de révéler l'architecture conceptuelle qui innerve notre vie quotidienne. Le rôle de la philosophie, dit Foucault en 1978, « n'est pas de découvrir ce qui est caché, mais de rendre visible ce qui est précisément visible, c'est-à-dire de faire apparaître ce qui est si proche, ce qui est si immédiat, ce qui est si intimement lié à nous-mêmes qu'à cause de cela nous ne le voyons pas ». Or, pour découvrir l'origine de cette définition du travail philosophique, il faut remonter précisément à l'essai sur Blanchot de 1966, où la fiction est définie comme ce qui consiste « non pas à faire voir l'invisible, mais à faire voir combien est invisible l'invisibilité du visible ». L'activité philosophique et la logique de la connaissance fictionnelle sont ainsi liées par une même tâche : mettre au jour la proximité aveuglante de l'intime.

On comprend alors pourquoi la philosophie, en tant que « diagnostic de l'actualité », peut se rapprocher de la fabrication de fictions qui permettraient de dédoubler notre regard sur nous-mêmes et le monde. Il s'agirait de nous rendre un peu plus étrangers à nous-mêmes, afin que nous puissions nous étonner des présupposés qui guident silencieusement nos façons de faire et de penser. Mais pourquoi, alors, chez Foucault, cette « ethnologie de notre culture » prendrait précisément la forme d'une histoire ? La tâche de la discipline historique n'est-elle pas précisément de contrer les effets de la fiction et de la fable par le document et la rigueur du travail érudit ? Soit, répondait en 1975 Michel de Certeau dans son célèbre essai sur le Moïse de Freud, dans *L'Écriture de l'histoire*, mais cela n'empêche que l'essence de la pratique historienne est toujours de produire un récit (et donc de « fictionner » : fingere au sens de façonner, fabriquer). Malgré toutes les précautions de l'historien, une forme de tromperie et de déguisement s'introduit toujours dans son récit. Or ce résidu fictionnel, loin de corrompre l'objectivité du discours historien, révèle la logique poïétique à l'oeuvre dans tout son travail, elle en montre l'inconscient, elle trouble la coupure que l'historiographie a cru pouvoir installer entre un « présent » et un « passé », entre l'un qui serait sujet et l'autre qui serait objet d'un savoir.

Ce n'est pas un hasard si Foucault revient lui aussi sur le thème de la fiction dans cette seconde moitié des années 1970, où les « fictions » de *Surveiller et punir* et de *La Volonté de savoir* donnent lieu à un débat serré avec les historiens. L'enjeu est la définition même du projet historique foucaldien comme un « nominalisme méthodologique », où l'intelligibilité consiste, plus qu'à reconstruire la vraisemblance, à montrer comment le réel a été possible. Fictionner l'inexistence de l'État ou de la folie, suggère Foucault, revient à montrer comment, à partir d'un discours répondant à certaines règles le définissant comme « vrai », un objet qui n'existait pas peut devenir « quelque chose » à travers toute une série de pratiques bien réelles. On voit alors comment ce modèle d'histoire fictionnelle pouvait donner lieu en même temps à bien des malentendus. En effet, Foucault ne visait pas tellement la vérité du fait historique, mais l'histoire de la vérité ou, pour être plus précis, « l'histoire de la force du vrai », c'est-à-dire l'histoire des effets du discours « vrai » induits dans l'ordre du savoir, mais aussi dans la manière dont on gouverne les autres et soi-même. Autrement dit, la vérité elle-même est un produit historique.

Une éthique de la transformation

De ce point de vue, que l'on pourra dire « éthico-politique », le rôle des fictions foucaldiennes va bien au-delà du diagnostic : en refusant tout discours prophétique, il s'agit bien plus pour lui « d'induire des effets de vérité avec un discours de fiction », de « fictionner » une « politique qui n'existe pas encore à partir d'une vérité historique », ainsi que le formule le philosophe en 1977. C'est réaffirmer que le terme de fiction ne désigne pas le contraire de la vérité, mais un régime de production et de transformation de l'expérience de l'écrivain comme du lecteur. Quelques années plus tard, au cours d'un entretien, il affirme, toujours en ce sens : « Une expérience est toujours

une fiction, c'est quelque chose qu'on se fabrique à soi-même, qui n'existe pas avant et qui se trouvera exister après. » En somme, non seulement la fiction produit une certaine expérience de ce que nous sommes, mais en plus cette expérience consiste à percevoir différemment sa propre existence, à se détacher d'un certain récit pour devenir acteur d'une nouvelle scène de pensée : « Mon problème est de faire moi-même, et d'inviter les autres à faire avec moi, à travers un contenu historique déterminé, une expérience de ce que nous sommes, de ce qui est non seulement notre passé mais aussi notre présent, une expérience de notre modernité telle que nous en sortions transformés. » C'est bien là que se trouve l'écart que la philosophie de Foucault introduit par rapport à la tradition philosophique : si celle-ci assigne au philosophe la tâche de constater la vérité, aujourd'hui il s'agirait plutôt de produire la vérité en fabriquant des fictions, là où l'expérience éthique de transformation de soi devient force de transformation du monde autour de nous. C'est autour de cette tâche à la fois éthique et politique que fiction et philosophie peuvent espérer finalement se rejoindre.

Fonte: © 2014 Le Magazine Littéraire. Tous droits réservés.
Paltrinieri Luca, « La fiction, ou la production de la vérité. », *Le Magazine Littéraire*2/2014 (N° 540)
Disponível em URL : www.cairn.info/magazine-le-magazine-litteraire-2014-2-page-76.htm.
Acesso em maio 2016. (Texto adaptado).

Questões

1. Qual é a relação entre filosofia e ficção na obra *Fictions* de Jorge Luis Borges? (sugestão: 5 linhas)

2. Como Philippe Sollers define a ficção em sua obra *Logique de la fiction*? (sugestão: 10 linhas)

3. Qual é o papel da filosofia para Foucault? (sugestão: 4 linhas)

4. Do ponto de vista ético-político, qual é o papel da ficção na obra de Foucault? (sugestão: 11 linhas)

5. Como se apresenta a filosofia de Foucault em relação à tradição filosófica? (sugestão: 6 linhas)